

~~o/k 775k~~

Nehr K 0048



Bibliothèque de Zurich  
Don de M. de...  
x 12

Krieg

o. K. 1242

K.

Nekr K

1865 Stadtbibliothek Zürich



BIOGRAPHIES JURASSIENNES.

AUGUSTE KRIEG

1828-64

PASTEUR

A. NEUVILLE.

PAR X. KOHLER.

(Lu à la Société d'émulation, le 27 septembre 1864.)



PORRENTROY,  
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE V. MICHEL.

1865.



# AUGUSTE KRIEG

PASTEUR

à **Neuveville.**

---

Il y a dix ans, qu'à pareil jour, dans la salle même où nous sommes réunis, M. le pasteur Auguste Krieg prenait part à nos travaux. Il nous lisait cette délicieuse poésie, une des plus belles qu'il ait composées, où l'amour du pays et la piété filiale lui inspiraient de concert des accents d'une noblesse peu commune et d'une pureté exquise. L'émotion gagnait tous les cœurs, et quand le poète eut achevé sa lecture, des applaudissements répétés saluèrent avec transport la nouvelle muse jurassienne qui s'annonçait sous de si favorables auspices. Aujourd'hui Auguste Krieg n'est plus ! la mort a brisé le luth qui parlait à nos âmes ; sa dépouille mortelle repose, selon le désir qu'il exprimait devant nous, dans la terre natale, à côté des cendres d'un père tendrement aimé. Permettez-moi de vous retracer cette belle vie, si courte hélas ! et de payer à l'amitié ce dernier tribut d'un cœur reconnaissant pour tout le bien qu'il a éprouvé dans dix ans de relations suivies, dont jamais le moindre nuage n'obscurcit la douce sérénité.

Auguste Krieg naquit, le 28 février 1828, à Nods, où son père exerçait le saint ministère. D'une santé chétive, son enfance demanda les plus grands soins, mais la tendresse inépuisable d'une mère veillait sur ce fils qui récompensait tant de peines par sa gentillesse, les qualités précoces de son es-

prit et un excellent cœur. Dès son jeune âge il était la joie de la famille, et ses frères et sœurs conçurent pour lui un attachement profond qui le suivit jusqu'au tombeau. A peine l'enfant était-il en état de quitter la maison paternelle, à quatre ans, que sa grand'mère, M<sup>me</sup> Biecher-Schaffter, le prit chez elle. Un climat plus doux, des ressources éducatives que ne présentait point le village natal, avaient puissamment contribué à cette première absence. Auguste rencontra chez son aïeule la même sollicitude qu'auprès de sa mère ; sa jeune intelligence se développait chaque jour ; fréquentant les écoles primaires de Berne, il ne donnait à ses maîtres que de la satisfaction, et il était chéri de tous ceux qui l'approchaient ; avec sa nature aimante, il ne pouvait en être autrement.

En 1837, son père, M. le pasteur Krieg, fut appelé à la cure de Neuveville. Homme d'un esprit élevé, cœur d'or, nul mieux que lui n'était à même de diriger son fils dans ses premières études. Auguste revint dans sa famille et fréquenta jusqu'en 1839 le pensionnat de garçons tenu par M. Peter, ce pédagogue au renom mérité, ami des Humbert, des Naville et des Julien, dont l'établissement d'éducation, destiné actuellement aux jeunes personnes, fait encore honneur à Neuveville. Sous cette double direction éminemment chrétienne, celle du père tendre, du maître habile, l'enfant acheva ses études primaires et se rendit ensuite au collège de Neuchâtel pour y faire ses études classiques. Là, comme à Berne, il était en famille et placé chez son oncle, M. Bonjour, qui s'attacha bientôt vivement à lui. Auguste Krieg demeura dans cette ville jusqu'en 1847. Il s'y fit remarquer par une grande facilité de travail, des talents remarquables et, nous dit un de ses disciples « cette grâce innée qui les relevait et les faisait apparaître avec avantage. » Cette facilité, que nous avons signalée, lui valut nombre de prix ; ce n'était pas un travailleur opiniâtre réussissant à force de peines, il suivait simplement la voie toute tracée ouverte devant lui. Alors déjà, le futur littérateur avait un goût prononcé pour la poésie. Il nous a raconté lui-même un trait qui prouvait cette tendance. En belles-lettres,

la poésie latine était cultivée par les élèves, mais la plupart n'avaient point de goût pour la langue rythmée d'Horace et d'Ovide. Le jeune étudiant pour qui les exercices de versification étaient un jeu, fut souvent mis à contribution par ses camarades ; à la fin les services se multipliant à l'excès et devenant pour lui une fatigue, il tarifa les hexamètres et les pentamètres des tâches hebdomadaires. Les pratiques ne désertèrent pas néanmoins, et si Auguste ne touchait point par vers autant que Delille, les rappes cependant grossirent assez rondement sa modeste escarcelle de collégien.

Auguste avait fait sa première communion à Neuchâtel en 1845 (le 23 août) ; deux ans plus tard en 1847 et 1848, nous le retrouvons à Berne, où il achève ses études gymnasiales. Parmi ses condisciples nous signalerons MM. Langhans, Kummer, Otto de Greyerz qui gardent de lui un bon souvenir. On note chez lui à cette date une grande facilité de perception, une aptitude prononcée pour les langues anciennes. Le latin surtout lui était familier, il l'écrivait sans peine. Son bon cœur le faisait aimer de tous ses camarades. Sa prédilection se portait sur la poésie allemande ; Schiller était son auteur favori, le compagnon de ses promenades. Le drame de la jeunesse, *Les Brigands*, captivait son ardente imagination. Un brillant examen couronna ses études de gymnase ; ses compositions en latin et en allemand furent excellentes. Auguste se destinait au ministère ; il se rendit en 1849 à l'université de Halle.

Nous ne suivrons point notre compatriote dans tous les incidents de sa nouvelle carrière ; il mena en Allemagne la vie d'un étudiant, cette vie classique connue de tous. Caractère liant, bon camarade, il aimait d'abord assez la *Kneipe*, que la faiblesse de son tempéramment lui fit négliger plus tard ; sa facilité étonnante lui permettait de ne pas accorder au travail autant de temps que bien d'autres ; il n'était pas encore ce *réveur*, dans le sens poétique du mot, comme nous l'avons aimé et connu des années après.

Plusieurs célébrités occupaient les chaires de théologie et de philosophie, autour desquelles se pressaient deux cents élèves.

Julien Muller, Tholuck, Herzog, Thils, Schaller, Erdmann, Witte brillèrent d'un vif éclat et enflammaient leurs jeunes auditeurs de l'amour de la science. Quelques professeurs recevaient cordialement dans leur famille des élèves choisis. Ainsi Auguste Krieg eut occasion de voir de près Witte, Erdmann et Herzog, dont il fut quelque temps le *famulus* et habita la maison. Au printemps de 1850 Auguste entreprit, en compagnie de son ami R. Merz, un voyage en Bavière. Après avoir touché à Iéna, il traversa la forêt de Thuringe, visita Rudolstadt, Cobourg, Bamberg, Erlangen et Nuremberg. La vie d'Erlangen n'eut point ses sympathies; de retour à Halle, il disait à ses condisciples n'avoir pas trouvé dans cette ville l'idéal qu'il y cherchait. L'hiver suivant, il se rendit à Iéna, mais il y resta peu, et revint à Halle. Durant son second séjour à cette université, il se fit en lui un notable changement: l'étudiant proprement dit cédait la place au jeune homme sérieux songeant à l'avenir. « A présent, écrivait-il à un ami, je suis théologien. Je travaille beaucoup et je trouve de la jouissance et du contentement dans mes études. » Nous avons vu des preuves de cette période laborieuse dans les nombreux cours rédigés par notre ami et qu'il aimait à consulter, alors que le ministère réclamait ses soins. Il ne nous appartient point de parler des tendances du jeune homme, de la crise intérieure qu'il eut à traverser. Bornons-nous à un fait de cette date. Alors il commença à approfondir la nécessité de la rédemption par Jésus-Christ, et il y croyait de cœur. Passionné pour la philosophie, il était loin de regarder cette science comme la base de la théologie; au contraire il trouvait dans cette dernière la base de la philosophie.

Au nouvel an de 1851 Auguste Krieg alla visiter la capitale de la Prusse; il y passa trois semaines, non seulement à visiter les monuments et à fraterniser avec des compatriotes, mais surtout à s'instruire: les professeurs Jacobi, Stahl, Brech, Ritter, dont il entendit quelques leçons, lui firent une vive impression. Peu à peu, le mal du pays, cette nostalgie dont souffre tout Suisse quelque temps éloigné de sa terre natale, l'atteignit à son tour,

et au printemps il résolut de retourner à Berne pour y achever ses études théologiques. Il les termina dans l'automne de 1852 ; neuf étudiants passèrent les examens avec lui, il fut le troisième de la promotion. Consacré au saint ministère, Auguste Krieg l'exerça d'abord à Berne, comme suffragant de son oncle, M. le professeur Schaffter, pasteur de l'église française. Le digne ecclésiastique avait dirigé ses pas dès son enfance ; ange gardien, il l'avait tenu par la main quand il fréquentait le gymnase, puis l'université ; ses sages conseils, sa longue expérience lui furent d'un grand secours dans la carrière difficile qu'il avait embrassée. A côté des fonctions pastorales, Auguste Krieg vouait ses loisirs à la poésie ; nature éthérée, il se repaissait d'idéal, et pour chanter l'infini, il trouvait de sublimes accents.

Mais Auguste Krieg n'avait point encore le champ d'activité qui allait à son cœur. Jurassien, il aimait son pays et brûlait de le servir. Etudiant, soit à Berne, soit à Neuchâtel ou en Allemagne, quand venaient les vacances, il accourait au milieu des siens, parcourait nos montagnes, visitait Nods, le village natal, Courtelary, où l'amitié l'accueillait à bras ouverts, Neuveville, le centre de ses affections ; il aimait à guider la barque légère sur le lac transparent, à visiter l'île aux souvenirs classiques ; tous ces lieux qu'il a chantés dans une langue inimitable, où le cœur plus que l'esprit donne le ton, ce qui en fait le charme ; lieux aimés, théâtre de ses jeux en attendant qu'ils le fussent de son dévouement à la chose publique et au salut des âmes. En 1853, il fut appelé, en qualité de suffragant, à la cure de Corgémont ; poste qu'il occupa jusqu'au 1<sup>er</sup> avril. Ces quelques mois marquèrent dans sa vie. Il débutait sur terre jurassienne, dans la maison même qu'avait habitée un des plus grands citoyens du pays, le doyen Morel, dont les bienfaits sont gravés aux cœurs de tous ; il avait à ses côtés pour le guider dans le bien, l'amie de sa mère, la fille du vénérable pasteur, aussi distinguée par les qualités de l'âme que par celles de l'esprit ; poète enfin, il s'inspirait au souvenir du traducteur de son poète, Schiller, et en relisant et trans-

crivant les pièces de M<sup>me</sup> Morel jaunies par le temps, il renouait la chaîne d'un passé consacré aux lettres et à la vertu : dire l'impression que reçut Auguste Krieg de ce milieu salubre, est impossible ; il faut, pour le comprendre, avoir vécu de sa vie, sous ce toit béni.

Au sortir de Corgémont, le jeune homme fut appelé comme suffragant à Moutier, et succéda à M. Viguet, poète et théologien bien connu, rappelé dans le canton de Genève, son lieu d'origine. La cure de Sonvillier étant devenue vacante, Auguste Krieg y fut nommé pasteur le 17 février 1854.

Ce serait ici le cas de parler du ministre du St-Evangile et de la manière dont il remplissait ses fonctions. Une ardeur infatigable, un dévouement à toute épreuve étaient son caractère distinctif. Visiter les écoles, voir et consoler les malades, être l'ami du pauvre, lui venir en aide de tout son pouvoir, s'oublier soi-même pour le service d'autrui, tel parut à Sonvillier, dès le premier jour, le nouveau pasteur. Les circonstances étaient difficiles, l'union ne régnait point parmi les fidèles : par sa douceur, sa bonté évangélique, il rallia tout le monde, et sa paroisse devint en peu de temps une des plus florissantes du Vallon. Ses prédications étaient fort goûtées, car toutes les paroles qu'il adressait au peuple, de la chaire chrétienne, partaient du cœur. Une âme vivement émue, une onction vraiment apostolique faisaient sa force et son éloquence. Le christianisme qu'il pratiquait n'excluait aucune dissidence ; nul plus que lui ne fut tolérant dans la véritable acception du mot. Il voyait dans tous les chrétiens une famille de frères, séparés sur quelques points controversés, mais unis dans la même pensée, le même dogme fondamental, la rédemption par le Christ. Chez lui la lettre ne tuait point l'esprit, et l'esprit était encore éclairé par le cœur. Disciple de Jean, plutôt que de Paul, l'amour, cet amour ineffable qui engendra le salut du monde, formait la base de sa religion. Comme bien d'autres théologiens contemporains, il subit un long travail intérieur, il eut ses heures de luttes auxquelles il voulut parfois nous initier, mais il triompha de l'épreuve, et l'amour le ra-

mena à la foi. Dans une question aussi délicate le silence nous est imposé ; laissons la parole sur cette matière à son digne ami, M. le pasteur Saintes ; voici comment il s'exprimait dans sa remarquable Oraison funèbre prononcée sur la tombe d'Auguste Krieg :

« Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre annoncer en Christ la parole de Dieu, s'accordent à louer la bonne et judicieuse disposition des sujets qu'il traitait, le mouvement et la vie de ses idées, la chaleur qui les vivifiait, enfin l'abandon qu'il faisait de lui-même, comme le plus sûr garant des convictions profondément chrétiennes qui l'animaient. — On me pardonnera, j'espère, si je m'abstiens de faire l'énumération de ce qui faisait le fond de ses convictions chrétiennes ; car, dire qu'il a été un pasteur fidèle et selon le cœur de Dieu, et que son caractère aimable et toujours empreint d'une haute moralité n'était que le reflet des vérités foncièrement évangéliques dont il nourrissait son troupeau : c'est assez dire qu'il tenait aux principes fondamentaux de notre foi, et que si nous avions l'avantage de le compter parmi les théologiens contemporains qui ne tournent pas le dos à l'avenir, mais qui cherchent, par la largeur de leurs principes et la bienveillance de leurs procédés, à s'éloigner de toute étroitesse d'esprit, de toute tolérance inintelligente ou morose, il ne conservait pas moins, comme nous tous, la pierre angulaire de l'édifice, et comme pour nous tous, Christ et *Christ seul était sa vie...* »

Avant de poursuivre cette notice biographique, il est un autre côté sous lequel nous devons envisager Auguste Krieg, et qui se rattache à ce profond amour formant l'essence de son être, la chaleur et la constante sérénité de ses amitiés. Enfant, élève aux gymnases de Neuchâtel et de Berne, étudiant aux universités de Halle, de Iéna, de Berne, suffragant, puis pasteur, où qu'on le suive dans sa carrière trop courte mais si bien remplie, du berceau à la tombe, enfin, partout il enchaîne les cœurs, il aime et est aimé, il se fait un cortège d'amis dont la fidélité ne se démentit jamais à son égard. Bien des mois se sont écoulés depuis son départ vers la céleste

Cité, mais les ronces de l'oubli ne couvrent pas son tertre funéraire, les âmes saignent encore à sa pensée, les yeux sont toujours humides quand on parle ou écrit de ce cher défunt. De retour dans le Jura, il s'était créé tout d'abord de précieuses relations à Corgémont et à Moutier; il en fut de même à Sonvillier et dans le haut du Vallon. Toutes les personnes qui ont pratiqué Auguste Krieg vous le diront : sous son toit, l'amitié tenait cour plénière. Il avait au plus haut degré ce liant, cet abandon, cette chaleur, qui de primesaut font naître la sympathie et créent un commerce intime que la mort seule peut rompre. Ses lettres, comme sa parole, étaient tout cœur. Combien je désirerais égrener une à une les perles de sa correspondance pour montrer comme il entendait cette sainte union des âmes! « Etes-vous comme moi? nous écrivait-il à la veille de la réunion de Neuveville en 1854, plus je pense à mes amis (et si j'en ai peu, c'est le cœur qui m'unit à eux) et moins je me sens souvent capable de correspondre avec eux. Nature toute rêveuse, je vis avec eux dans une communion vague, aux contours moyens, mais dont le charme est plus puissant encore, et dès lors j'ai de la répugnance à correspondre. Le vague disparaît, les sentiments se pétrifient pour ainsi dire, les battements du cœur doivent se lire sur un périssable papier qui ne rend que des pensées et non des impressions. » Dans une autre circonstance (16 février 1855), il nous disait : « Comme vous, je désire ardemment que notre amitié se resserre toujours; la vôtre m'est précieuse, car je ne suis point fait pour fraterniser avec le premier venu, froid, trivial, prosaïque, j'ai besoin d'être compris et traité avec indulgence. Mais il faudrait se voir plus souvent, se communiquer ses pensées, ses espérances, ses rêves.....; il faudrait que la société pût être arrangée de telle manière que les âmes sensibles et poétiques pussent se réunir et vivre ensemble! Hélas! c'est comme la république de Platon, c'est une utopie..... » — Il était des époques surtout où ce besoin de communiquer ses idées, de verser le trop plein de son cœur dans celui d'un ami, de serrer des mains fraternelles, se faisait

plus particulièrement sentir : ainsi il nous adressait les lignes suivantes le 27 août 1855 : « Je ne sais si je vais dans mon excessive sensibilité aussi loin que l'instinct des animaux. Vous savez que la caille, par exemple, enfermée dans sa cage, s'agite et se meurtrit contre les barreaux, quand ses compagnes en liberté s'appêtent à partir pour le Midi. Et moi, quand approche septembre, je me sens pris d'un invincible besoin de vous voir, de vous sentir près de moi, de vous parler de ces mille choses qui peuvent, pendant toute une année féconde en événements, surgir au cœur sensible et rêveur.... C'est sans doute parce que septembre est le mois où il nous est donné de nous revoir, où les fils du Jura vont échanger leurs modestes travaux, leurs étreintes d'amitié, leurs soupirs et leurs rêves pour le bonheur de leur petit pays, sur lequel se concentrent toute leur affection. »

Oui, la Société jurassienne d'émulation était particulièrement chère à Auguste Krieg. Dès son arrivée dans le Jura, il se fit recevoir de la section d'Erguel, et jusqu'à la dernière année de sa vie, il en fut un des membres les plus actifs et les plus assidus. Nulle assemblée générale sans que la poésie ne lui dictât les plus nobles accents ; les pièces nombreuses qui enrichissent les *Coups-d'œil* et les *Actes* de cette association en sont la preuve. Aux réunions particulières, des études plus sérieuses alternaient avec les délassements de la muse. En littérature, ses *Quelques idées sur l'école romantique* (en 1856) exposaient nettement l'état de la poésie en France à une époque mémorable, traçaient la ligne de démarcation entre les deux écoles aux prises, et les esquissaient à larges traits. Deux figures pour lui dominaient cette renaissance intellectuelle : Lamartine, le poète du sentiment, et V. Hugo, le poète de l'imagination. Des vues plus élevées et de portée tout autre captivaient l'attention de l'auditoire lorsqu'il lisait (en 1858) son mémoire remarquable : *Idéalisme et paternité* ; personne n'était mieux qualifié pour traiter un pareil sujet que cet esprit fin et judicieux, ce *rêveur*, comme il s'appelait lui-même, dévoré par la soif de l'infini et n'aspirant qu'au beau, qu'à l'idéal.

Or, à l'idéalisme outré, maladif, Auguste Krieg oppose la paternité, source de sentiments vrais et de saine poésie. Le double but qu'il s'est proposé dans cette étude est d'attacher l'homme à la famille et de combattre certaines tendances à l'isoler pour le livrer en définitive à un égoïsme décevant. La théologie réclame la *Biographie de saint Augustin* (en 1860), où se trouve un exposé fidèle des troubles donatistes et pélagiens ; pendant que le touriste, comme l'ami des lettres et des arts, fera son profit de ses *Souvenirs d'Italie*, pages délicieuses, où il décrit si bien les ruines de Pompéi, les richesses de Florence, les sites enchanteurs que la terre de Saturne déroule à nos yeux. Mais les questions d'utilité publique n'étaient pas non plus étrangères au pasteur de Sonvillier, et quand éclata la *crise horlogère* de 1859, il composa un travail de longue haleine, dans lequel il énumérait les diverses causes du malaise existant, puis après avoir sondé la plaie, il recherchait les moyens de la cicatriser. Comme *remède aux souffrances de l'horlogerie*, Auguste Krieg, persuadé que cette industrie ne pourrait plus occuper toute la population fixe des communes, se demandait par quoi la remplacer, et l'expérience du passé, que confirmait encore l'esprit de la verte campagne du bas du Vallon, lui dictait pour réponse : par l'agriculture ; en conséquence, il voulait y ramener la classe pauvre, en proposant l'établissement de maisons de travail qui seraient une pépinière d'artisans, de domestiques, dont le pays a un besoin urgent. Si la section d'Erguel ne partagea point toutes les vues de notre collègue, vues qu'il serait trop long de développer ici, elle le remercia de son œuvre, et s'associa à sa pensée en approuvant tout-à-fait l'enseignement de l'agriculture aux enfants pauvres. Telles sont les idées que le respectable pasteur semait sur sa route et qu'il laissait au temps le soin de lever.

Nous avons groupé à dessein en un seul faisceau les diverses productions de notre compatriote, pour que l'on saisisse mieux sa part multiple dans notre mouvement intellectuel jurassien. On croit généralement qu'Auguste Krieg n'était que poète, il était plus que cela, nous l'avons montré, mais il était surtout

poète, et c'est, il est vrai, le trait le plus saillant de cette douce et mélancolique figure. A ce titre, le chancre attendri de Léopold Robert a sa place marquée, plus essentiellement, dans notre littérature romane. Sa muse est toujours pure, consacrée à chanter Dieu, la patrie, les joies et les souffrances du cœur. Original, il tient cependant de ses maîtres de prédilection, à Lamartine par le sentiment, la fraîcheur des émotions, la forme exquise; à V. Hugo par l'imagination, la richesse du rythme, la variété des tons et des couleurs. Buffon a dit: « Le style, c'est l'homme même. » Ce jugement est d'une vérité frappante chez Auguste Krieg; son recueil résume sa vie; on y retrouve avec toutes ses pensées, son amour de l'idéal, son culte de Dieu, du Jura, de la famille. Sa lyre ne rendit jamais un accord banal, parce qu'il ne chantait qu'à ses heures; un cœur vivement ému était la source unique de ses inspirations. Aussi Auguste Krieg vivra dans ses vers, et le temps, loin d'emporter son œuvre, ne fera que lui assurer une place durable.

Après cette excursion dans le domaine littéraire, revenons à Auguste Krieg et poursuivons cette notice, en prenant pour fil conducteur dans ce travail sa correspondance et nos souvenirs. La vie du jeune pasteur était très active à Sonvillier; malheureusement, sa santé chétive l'obligeait à de grands ménagements et ralentissait son zèle croissant avec le travail. Quelquefois, quand la fatigue de l'esprit réclamait de lui un repos nécessaire, marcheur infatigable, il quittait le village, gravissait d'un pas sûr le sentier escarpé de la *Peute-Combe*, respirait l'air vivifiant du Chasseral, poussait jusqu'à Nods, où il retrempait son âme dans les souvenirs de son enfance, descendait à Lignières, et après avoir passé là une heure en famille, chez le frère de son père, venait à Neuveville, où sa mère, ses sœurs le recevaient à bras ouverts et se faisaient une fête de sa présence. Le surlendemain, ayant salué ses amis, il s'en retournait chez lui, sain et dispos, la cure physique et morale avait produit son effet. Était-ce la saison de la chasse, alors, le fusil sur l'épaule, suivi de son fidèle Médor qu'il a chanté

aussi, il allait à travers les bois et les campagnes et se livrait avec entrain à cet exercice, pour lequel il avait un goût prononcé. Sa santé, malgré ses efforts, était toujours chancelante. En février 1855, un rhumatisme aigu l'éprouva beaucoup. « Toute activité, écrivait-il, a dû s'enterrer dans un lit, sauf celle de la pensée. » Il prenait son parti en chrétien. « La douleur n'est pas un mal, au moins quand elle est passée; la patience s'exerce et le retour sur soi-même se fait comme tout seul; notre néant nous apparaît mieux que jamais. »

Avec sa constitution malade et son caractère sensible, Auguste Krieg ne pouvait mener constamment une vie solitaire. Les soins d'une femme dévouée, les joies de la famille étaient pour lui une nécessité. Il hésita longtemps avant de fixer sa destinée : « il lutta sur les barricades du passé, » ce sont ses propres paroles. Nous ne croyons pas être indiscret en citant un passage de la lettre qu'il nous écrivait à ce sujet, en juillet 1855 : « Longtemps j'ai voulu rester dans ce monde fantastique, comme l'homme endormi luttant contre la lumière du jour dont ses yeux sont déjà frappés. Dieu avait dit : il est temps ! cesse d'être un rêveur, un homme inutile à la société ! et tout d'un coup je me suis décidé à devenir énergique, à aimer la vie pour faire le bien, à m'attacher à ma vocation, — en un mot, à me lier, à me faire une famille. » — La personne que ses qualités précieuses avaient désignée pour être la compagne de sa vie était M<sup>lle</sup> Laure Chopard : le mariage fut célébré l'année suivante, le 25 septembre. Quelques jours plus tard, l'heureux couple partait pour l'Italie et y restait une partie de l'hiver. Déjà, à l'université d'Iéna, l'étudiant, amoureux de la terre du Tasse, s'était mis avec passion à l'italien et faisait ses délices de la lecture de *la Jérusalem délivrée*. Ce pays était l'objet de ses rêves; aussi avait-il saisi avec empressement l'occasion de le visiter. Gênes, Florence, Rome et Naples l'arrêtèrent successivement, il en « rapporta pour la vie une provision de souvenirs ineffaçables. » La section d'Er-guel fut la première dépositaire de ses impressions; il écrivit

pour elle, à Naples même, son étude sur *Pompéï*. A son retour, notre ami nous rendait compte de ce beau voyage; il nous écrivait, entre autres : « Je ne saurais exprimer quels flots de poésie débordent de l'âme en saluant l'Italie du haut des Alpes; mais l'Italie véritable commence à Naples seulement. Gènes m'a fait une excellente impression : situation admirable, premier aspect de la Méditerranée, vie commerciale très animée, richesse de produits du Midi et surtout palais grandioses et profusion étonnante de marbre, voilà Gènes. — Florence est la plus belle ville d'Italie, mais là c'est l'art qui étonne. J'ai pendant douze jours, accompagné d'un ami établi à Florence, visité tour à tour les offices et le palais Pitti. J'ai passé des heures entières devant la Vénus de Médicis, la Fornarina, la Madone au siège; — pendant douze jours, je n'ai respiré que l'atmosphère des chefs-d'œuvre et rêvé que Raphaël et Côme de Médicis. — Rome, pardonnez à un protestant, Rome m'a fait un piteux effet au point de vue historique : endroit petit, sale, ruiné; rien de grand, rien de romain, Capitole mesquin, peu élevé, changé en couvent et bureau de police; Roche Tarpéienne, petit rocher masqué par une église; forum, marché au bétail. — Au milieu de tout cela, ruines sur ruines, mais petites, isolées. Rien n'est grand, en fait de ruines, que le Colysée, — en fait de moderne, que Saint-Pierre. Mais pour là, mon cher ami, je vous fais mon compliment que ma qualité de protestant rend plus impartial. Votre Saint-Pierre est la plus grande merveille d'Italie — non, du monde — oh ! mon Dieu, quelle beauté, quelle majesté ! — On se ferait catholique rien que pour y entrer. Si je voulais décrire cette immensité, cette carrière de chefs-d'œuvre, ce monument des siècles, je remplirais plus de vingt lettres. Le Vatican, hélas ! je voudrais y vivre, y boire à pleins traits l'ivresse des arts et m'y nourrir de chefs-d'œuvre. — J'ai vu Sa Sainteté, si cela peut ajouter à l'estime que vous me portez. — Naples, enfin, Naples ! Qu'en dire ? Voici ; à la première occasion ma femme et moi prenons notre vol et allons y mourir ! Quinze jours dans cet Elysée. *Baya, Ischia, Pouzzolle, Vésuve, Herculanium, Pompéï, Portici,*

*Sorrente*, Poertum. — O cher ami, si vous saviez que j'ai été heureux ! Oui, j'ai savouré à flots les délices ; je me suis grisé de poésie ; j'ai baisé la pierre où *elle* dort à Sorrente, dans une

... Place petite, étroite, indifférente  
Au pas distrait de l'étranger.

J'ai joui avec fureur, j'ai fait provision de bonheur ; mais pour le dire, il faut vous voir, car cela se raconte, mais ne s'écrit pas. Venez donc au plus vite ! »

Cette longue citation méritait d'être reproduite. Cette vue de l'Italie à vol d'oiseau, cette caractéristique fidèle de ses principales villes, prouve tout à la fois comment A. Krieg savait observer et rendre ses impressions. Sa correspondance d'Italie, à cette date comme en 1860, est toute dans le même style, pages délicieuses, que gardent précieusement des mains amies et qui seraient dignes de voir le jour.

L'année 1857 s'écoula douce et heureuse pour Auguste Krieg ; il jouit en paix de la félicité que le Ciel lui accordait, et s'abandonna aux joies domestiques, tout en remplissant scrupuleusement les devoirs du ministère et en donnant une large part à l'étude. Dieu combla la mesure de ses grâces vers la fin de 1857 : en novembre il lui naquit un fils, « petit enfant frais et rose, bien conformé, tout potelé. » Grande fut sa reconnaissance envers le Seigneur. « Dire ce que je sens, nous écrivait-il, je ne le puis, je suis trop absorbé encore par l'imprévu ; je ne fais que contempler ce petit être, cette frêle créature, — je songe à aujourd'hui et non à l'avenir. » — L'année suivante fut moins bonne pour notre ami ; la maladie, conjurée un instant, revint avec ses inquiétudes pénibles ; atteint au printemps d'une grippe violente, le découragement s'empara de lui ; il désespérait de jamais arriver à une « santé passable ; » l'été arriva sans changement satisfaisant. « Ma santé, nous écrivait-il en juin, est toujours comme la mousse jaunie qui recouvre un vieux mur. — Mon mal, qui pourrait dégénérer en cette maladie lente et qui fait mourir goutte à goutte et tous les jours, me rend entièrement abattu physiquement. »

Cependant au moral il en était autrement, le pasteur Krieg lisait à ses collègues d'Erguel son beau travail, *Idéalisme et paternité* ; le *Cours de littérature* de Lamartine lui inspirait un jugement assez sévère, mais juste ; il avait de chaudes paroles pour son ami absent, M. L. Cuenin, dont le départ pour l'Amérique avait excité ses regrets. — Le médecin lui commanda de se rendre aux bains de Weissenburg ; cette cure lui causa beaucoup de fatigue, et il dut la compléter à son retour en buvant de l'eau du Gournigel : un catarrhe continu, joint à des maux de gorge et de poitrine, lui rendait le ministère très pénible. Néanmoins il vint à Porrentruy en octobre, profitant d'un mieux-être passager, assister à l'inauguration du buste de J. Thurmann, et lut à la Société d'émulation sa magnifique pièce : *Le passé*. A la même époque son cœur fut soumis à une rude épreuve : la cure de Nods était vacante et d'anciens paroissiens de son père l'engagèrent à se présenter. D'une part le climat rude de Sonvillier, de l'autre le voisinage de Neuveville, de sa mère, de ses sœurs l'attirait au village natal. Il refusa toutefois, mais à quel prix ! « Tous mes rêves d'enfance, disait-il, toute ma poésie de toute ma vie a tourbillonné devant moi comme une fantasmagorie pendant plusieurs jours ; à la fin, la plus grande victoire que j'aie jamais remportée a été obtenue, celle de la prose de la vie sur la poésie de mon idéal, du présent avec ses exigences sur le culte des souvenirs. » Penché sur le berceau de son fils, il trouvait ses joies dans son intérieur. « Mon bonheur de l'avoir (ce fils) n'a pas de nom, il renferme à lui seul toute ma poésie. »

Ces détails intimes, qui ont pour nous le plus vif intérêt, sortent peut-être du cadre que nous nous sommes tracé, et l'ami parle plus que le biographe ; mais comment oublier un passé qui vit dans notre cœur ?

En 1859, la famille d'Auguste Krieg s'accrut d'un second fils ; vers l'automne, des symptômes alarmants le forcèrent d'abandonner le ministère pour quelque temps ; on lui donna un suffragant, et il partit pour Florence. Un séjour de plusieurs mois n'eut pas le résultat désiré. Il y eut cette année

un hiver exceptionnel. Le pasteur nous écrivait, la veille de Noël : « La riante Italie des poètes n'est pas en hiver celle de la réalité; nous avons dans ce moment trois bons pouces de neige et un froid de loup : l'Apennin est aussi glacé que Chasseral, et l'on est presque réduit, pour se réchauffer dans ces grandes salles à parquets de marbre et à hauteur de cathédrale, de battre la semelle en répétant une ode d'Horace : « *Vides ut altà stet nive candidum*, etc. » Tenez ceci pour certain, mon cher, que j'ai de la peine à tenir ma plume dans ce moment, et que je suis décidé, si la glace continue, à émigrer pour janvier à Alger. » En outre, loin de trouver le repos dans l'ancienne capitale de la Toscane, il se livrait à un travail nuisible pour sa santé mais que lui commandait sa vocation, en exerçant le ministère évangélique auprès des protestants encore privés de pasteur. L'impression que notre compatriote emporta de ce pays ne fut plus la même qu'en 1856 : à côté des richesses inépuisables que Florence offre à l'artiste et au poète, Auguste Krieg considérait l'état du peuple, et son cœur saignait à la vue des misères morales qui se déroulaient à chaque pas sous ses yeux; il gémissait à la pensée que, dans ces villes magnifiques, l'instruction primaire était presque nulle, une statistique récente prouvant que le 2 p. % seulement de la population toscane sait lire et écrire. L'air de l'Italie n'avait donc pas rendu la santé au pasteur de Sonvillier; gravement malade l'été suivant, les bains hydrothérapiques de Kriegstetten, qu'il prit en septembre, lui rendirent ses forces, et il put de rechef vaquer à ses pénibles fonctions. Nous avons signalé plus haut ses études à cette époque. L'hiver de 1861 à 1862 se passa sans accident notable; le malade semblait renaître complètement à la vie, et l'on espérait son entier rétablissement lorsqu'en août 1862, il fut appelé à la cure de Neuveville, laissée vacante par la mort de M. Galland.

Cette nomination répondait au vœu de son cœur : occuper dans la chaire chrétienne la place qu'avait illustrée son père, puis, après avoir combattu le combat du Seigneur, reposer à ses côtés au champ du repos. « Laissons le passé, écrivait-il

alors, quel sera l'avenir pour moi? J'y trouverai mon pays : climat, ciel, verdure, histoire, souvenirs, tout m'attire... » Le nouveau pasteur ne se dissimulait point cependant la difficulté de la tâche, conséquence forcée des relations anciennes et nombreuses qu'il avait dans la localité, mais il résolut d'accomplir la volonté de Dieu, qui était sa force et son appui.

Auguste Krieg fut installé le 31 août. Un ami (M. Imer) a publié récemment le discours touchant qu'il prononça dans cette circonstance solennelle. — « Il me demanda encore une fois : Simon, fils de Jóna, m'aimes-tu? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais bien que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. » Ce texte de saint Jean était le sujet de la prédication, retracer les devoirs du pasteur et ceux du troupeau confié à sa garde. L'orateur traita ces deux parties avec un égal bonheur; c'était bien le langage de l'Évangile, ferme et doux tout à la fois; mais ce qui en fait surtout le charme, c'est l'esprit de charité qui y règne, ces tendres effusions d'un cœur aimant.

« Et maintenant, s'écrie le pasteur, vous attendez que je vous dise ce que je ferai pour obéir à l'ordre du Seigneur : « Pais mes brebis. » Ce que je ferai, ah ! il m'est doux d'oser ici mettre la main sur la conscience et de vous dire : le mobile, le centre, le résumé de mon activité au milieu de vous, sera l'amour... — Toute l'œuvre du ministère repose sur l'amour. Le Dieu qu'il annonce est amour; Jésus qu'il prêche s'est sacrifié par amour. Le résumé de toute la religion chrétienne est d'aimer Dieu. Celui qui aime Dieu, nous dit-elle, aime aussi son père... »

Nous ne pouvons rendre l'effet que produisit ce discours. L'église était émue, des larmes coulaient de tous les yeux, de longtemps on n'avait joui d'un pareil spectacle. M. le pasteur Saintes, dans son *Oraison funèbre* déjà citée, caractérise ainsi le ministère d'Auguste Krieg à Neuveville : « Une fois installé dans le poste honorable qui lui était dévolu, vous le vîtes à l'œuvre avec un déploiement d'activité qui avait de quoi surprendre; mais le grand nombre de ses occupations ne l'empêcha point de se ménager des moments d'études et de pieux

recueillement, si nécessaires à un pasteur, s'il veut soigner ses prédications, s'il veut se rendre favorable l'auteur de tout bien, et qui commande bien à Paul de planter, à Apollon d'arroser, mais qui s'est réservé la prospérité de la semence. »

Hélas ! la lampe que le Ciel avait placée au sanctuaire brillait d'un vif éclat, mais la flamme jetait sa dernière et plus vive lueur, l'huile nourricière lui manquait et elle allait s'éteindre, comme le soleil disparaît tout-à-coup à l'horizon, après avoir inondé le couchant de ses rayons de pourpre et d'or ! Ce que le nouveau pasteur avait prévu arriva : les circonstances étaient difficiles, il eut à surmonter de nombreux obstacles ; sa douceur, son dévouement, son esprit vraiment chrétien en avaient triomphé en partie, quand les forces lui manquèrent et qu'il succomba à la tâche. Ce mal sans remède, à la marche lente mais sûre, que le climat d'Italie, ni les cures multipliées n'avaient pu conjurer, le reprit en hiver ; il lutta jusqu'au bout avec patience, avec résignation, et entrevit le printemps sans espoir de recouvrer la vie qui était rendue à la nature. Couché sur son lit de douleur, il pensait aux siens, à sa digne épouse, à ses pauvres enfants qu'il allait laisser orphelins, à sa bonne mère qui devait lui survivre, hélas ! à tous ceux qu'il aimait, et à cette paroisse qu'il portait dans son cœur. M. Saintes officiait, sur sa demande, à Neuveville, le 15 mars ; d'une voix brisée par l'émotion, il lisait à l'auditoire en larmes les quelques lignes que le pasteur « avait tracées au crayon d'une main mourante et qui peignaient avec candeur son amour pour son troupeau et les regrets qu'il éprouvait de n'avoir pu achever sous le regard de son Dieu l'œuvre qu'il avait entreprise. » Une scène plus navrante encore se passait le même jour à la maison curiale. Serrant dans ses mains tremblantes les mains de son confrère, M. le pasteur Saintes lui disait : « Est-ce donc à moi si chargé d'années de venir soutenir, dans un moment suprême, un ami dans toute la force de l'âge. » Et lui de répondre avec sa voix débile si douce et son regard si suave élevé vers le Ciel : « Vous savez que je l'eusse fait avec empressement et avec amour si votre départ avait précédé le

mien ! Mais la volonté de Dieu se déclare autrement : soumettons-nous à ce qu'exige cette volonté de notre bon Père céleste. Mais prions-le ensemble et demandez-lui tout ce que votre cœur vous suggérera en faveur d'une pauvre âme pécheresse qui n'espère qu'en sa miséricorde et en son amour en Jésus. » Et les deux amis, courbés devant le Seigneur, confondaient leurs larmes et leurs prières afin d'obtenir pour l'un d'eux, le triomphe du dernier ennemi, la mort ! — Le lendemain, veille du grand jour, il disait à un ami qui pleurait leur séparation prochaine : « Je n'échangerais point contre tous les biens de la terre, le bien qu'a reçu mon âme des souffrances et des épreuves qu'il a plu à mon Dieu et Sauveur de me dispenser pendant ma vie. » Mardi 17, « l'unique vœu de son cœur » était accompli ; il avait prié le Père, comme Jésus sur la croix, de recevoir son esprit entre ses mains, et il s'éteignait doucement dans les bras du Seigneur !...

Ainsi mourut à la force de l'âge, à 35 ans, Frédéric Auguste Krieg. La paroisse de Neuveville perdait en lui un pasteur plein de zèle et de dévouement ; la poésie jurassienne, son plus pur représentant ; le pays, un de ses meilleurs citoyens ; la Société d'émulation, un de ses membres les plus capables et les plus actifs, le lien entre ses sections, l'ornement obligé de ses fêtes ; l'amitié, son modèle. Nous ne parlerons pas du deuil de sa famille, pour elle surtout la perte était irréparable ! — Quand la nouvelle de cette mort se répandit, la consternation fut générale. La douleur publique se manifesta à ses funérailles qui eurent lieu le samedi, 21 mars. Non seulement la plupart de ses collègues dans le ministère et la population toute entière de Neuveville y assistaient, mais de Bienne, de Sonvillier, des diverses parties du Jura on était accouru pour rendre les derniers devoirs à cet homme de bien, et quand M. le pasteur Saintes, qui l'avait assisté à la mort, prononça le *Discours funèbre*, cette éloquente oraison dont nous avons détaché quelques passages dans cette notice, les larmes et les sanglots, qui l'interrompirent à mainte reprise, prouvaient l'unanimité et la profondeur de ces regrets.

Nous avons achevé notre tâche fort incomplète du reste, car nous avons trop laissé dans l'ombre, le poète, l'écrivain distingué pour mettre en lumière l'ami fidèle, le pasteur dévoué, le chrétien selon le cœur de Dieu. Les œuvres d'Auguste Krieg parlent pour lui ; à lire ses pièces charmantes, ses délicieux *Souvenirs*, on comprendra, mieux que nous ne pouvons le dire, les qualités exquises de son esprit, mais on ne saisira pas suffisamment ce qu'il y avait de bon dans son âme dont quelques personnes seules ont sondé les replis.

Et quant à nous, souffrant toujours de cette cruelle séparation, une pensée nous console, celle que notre ami a si bien rendu dans ces vers :

Pour les uns, ici-bas, tout est sombre mystère,  
Et d'autres, en chantant, passent sur cette terre ;  
Et pour tous, à la fin, s'ouvre l'éternité.

Oui, si nos jours, amis, quelquefois s'obscurcissent,  
Dans le fort du combat si nos âmes gémissent,  
Dormons, comme l'enfant, sans crainte en ce bas lieu ;  
Maint œil ami s'éteint, mainte bouche est fermée,  
Mais, hommes, en pleurant une ombre bien-aimée,  
Prions — il est un Ciel, — croyons — il est un Dieu ?

